

SEBASTIAN
FITZEK



L'INVITATION



L'Archipel
suspense

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DE L'ARCHIPEL

La Liseuse de visages, 2024.

Playlist, 2023.

L'Accompagnateur, 2022.

Le Cadeau, 2021.

Siège 7A, 2020.

Le Colis, 2019.

Passager 23, 2018.

Le Somnambule, 2017.

Mémoire cachée, 2016.

L'Inciseur, 2015.

Le Chasseur de regards, 2014.

Le Voleur de regards, 2013.

Le Briseur d'âmes, 2012.

Tu ne te souviendras pas, 2010.

Ne les crois pas, 2009.

Thérapie, 2008.

SEBASTIAN FITZEK

L'INVITATION

*traduit de l'allemand
par Céline Maurice*

L'Archipel

Ce livre, proposé à l'éditeur par l'agence AVA,
www.ava-international.de,
a été publié sous le titre *Die Einladung*
par Droemer, Munich.

www.sebastianfitzek.de

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

Contact : info@lisez.com

ISBN 978-2-8098-5163-2

Copyright © Droemer Knaur, Munich, 2024.
Copyright © L'Archipel, 2025, pour la traduction française.

A Christian

*Montagnes reposent, magnifiées
d'étoiles –
Mais en elles aussi, le temps frémit.
Oh, dans mon cœur sauvage dort
Sans logis, l'éternité.*

Rainer Maria Rilke

*Que celui qui n'a jamais péché lui
jette la première pierre.*

Jean VIII, 7

*Il y a pire que la solitude: la compa-
gnie de gens qui te donnent l'impre-
sion d'être seul.*

Robin Williams

Prologue

— Savais-tu qu'il n'y a eu sur Terre qu'une courte période où il n'était pas mortel de se reproduire ? demanda l'homme aux cheveux gris.

Il lui versa un cognac qu'elle venait pourtant de refuser.

Avec sa veste queue-de-pie, sa chemise blanche sans boutons et ses ridicules souliers vernis de pianiste, il ressemblait à un pingouin. Elle-même disparaissait dans le peignoir bien trop grand qu'il lui avait donné après la douche.

— Les maladies sexuellement transmissibles, comme la syphilis ou la gonorrhée, les dangers de l'accouchement... expliqua-t-il en se léchant la lèvre supérieure. Le sexe non protégé entraînait très souvent la mort, et l'entraîne toujours.

Une bûche craqua dans la cheminée. Ce bruit lui rappela le matin du 1^{er} janvier. Quand le monde tournait encore rond, avant que maman file avec un autre type, que papa soit saoul dès l'après-midi. Elle lançait des pétards avec lui dans la cour, à côté du garage d'Eddy.

C'était la dernière fois qu'elle l'avait vu.

Papa est-il encore en vie ? J'espère que non.

— À une seule époque, on a pu s'en donner à cœur joie sans courir de risque mortel. Tu sais de laquelle je parle ?

Elle prit une petite gorgée de la boisson ambrée, savoura la chaleur agréable et se maudit. Elle l'avait deviné au moment où le vieux croûton avait baissé sa vitre et lui avait fait signe d'approcher de sa voiture. *Il tourne pas rond, celui-là.* Il avait les mauvais yeux dans le mauvais visage. Lifté, botoxé, un truc du genre. Un masque reptilien, dénué d'émotion.

Pourtant, elle serait sûrement montée même s'il avait pleuré du sang. Tout plutôt qu'une nouvelle nuit par moins sept degrés dans le hall de la station de RER. Et au premier coup d'œil, elle aurait pu croire qu'elle avait touché le jackpot : Mercedes classe S, double garage devant la villa, au moins six cents mètres carrés de luxe chauffés par le sol et un peignoir plus douillet que la parka d'hiver fournie par l'organisme caritatif. Son baratin alcoolisé, en revanche, était assommant, et laissait deviner le genre de contrepartie qu'il exigerait d'elle cette nuit.

— C'était l'époque où on avait à la fois les antibiotiques et la pilule. Mais elle ne dura que jusqu'à l'arrivée du sida. Quinze petites années, de la fin des années 1960 au début des années 1980. À peine un battement de cils dans l'histoire de l'humanité.

Le pingouin éclata de rire, puis ouvrit un coffre en bois posé devant une double-fenêtre. Elle donnait sur le jardin et était sécurisée par une élégante grille en fer forgé blanc, comme toutes les pièces du rez-de-chaussée.

— N'est-ce pas paradoxal ? L'acte même de donner la vie était, et est toujours, lié à un péril mortel.

Il sortit un sac en toile du coffre.

— C'est pour toi.

Il le posa sur le canapé ; elle regarda à l'intérieur comme si c'était un sac-poubelle.

— Allez, déballe.

Il lui ôta son verre de cognac de la main.

Elle tira des vêtements du sac, un à un. Une jupe gris clair, des sous-vêtements tout simples de petite fille, un chemisier blanc à manches trompette.

— Enfile-les !

Il agita la main pour l'encourager et elle obéit. Le pingouin lui avait promis trois cents euros, le premier tiers était déjà caché sous les semelles intérieures de ses bottes.

Elle laissa le peignoir glisser par terre et commença par les sous-vêtements.

— Tourne-toi ! ordonna-t-il une fois qu'elle fut entièrement habillée.

La tenue lui allait comme un gant. Elle semblait neuve mais sentait la lessive.

— Parfait, jugea le pingouin.

Il la poussa hors du salon, en direction d'un escalier en marbre à volutes menant au premier étage. Elle monta les marches pieds nus, avec l'étrange impression de descendre dans une cave glaciale.

— Par là !

Elle le suivit dans une salle de bains plus grande que l'appartement du quartier High-Deck de Neukölln

d'où son poivrot de père avait fait fuir d'abord sa mère, puis elle-même.

— Regarde comme tu es belle, gloussa le pingouin.

Il posa son verre de cognac sur le bord d'un bain à remous.

Elle jeta un bref coup d'œil dans le miroir au cadre doré qui surmontait la double vasque, puis baissa le regard. Rien dans ce spectacle n'était naturel. Un type bourré d'au moins cinquante-cinq ans, en frac, à côté d'une gamine de quatorze ans qui tremblait de froid et de peur.

— Incroyable. Je peux te couper les cheveux ?

Elle haussa les épaules. Comparée à ce qu'elle avait imaginé, cette demande paraissait inoffensive.

— Les jeux de coiffeur, c'est en plus.

— Aucun problème.

Elle le crut. Il pourrait sans doute lui payer mille euros par cheveu sans que son compte en banque s'en ressente.

— Attends, il suffit peut-être de les remonter.

Il s'approcha, concentré. Elle ferma les yeux et sentit ce malade lui mettre plusieurs barrettes. Il recula, sourit et applaudit.

— Et maintenant, un peu de brillant et de poudre. Tu es trop pâle.

Elle le laissa lui appliquer quelque chose sur les lèvres, passer un pinceau sur son visage. L'odeur était agréable mais l'impression nauséeuse.

— C'est extraordinaire, dit-il alors, cette fois d'une voix triste. Si tu savais ce que je vois en toi.

Il haletait, aspirait goulûment l'air entre ses lèvres pincées. Elle perçut dans son souffle l'odeur du cognac mais aussi autre chose, de l'amertume.

— Viens !

Il lui prit la main et l'entraîna dans le couloir, deux pièces plus loin.

- Tu lui ressembles à la perfection.
- À qui ? osa-t-elle demander.
- Même ta voix fait penser à la sienne.
- De qui parlez-vous ?

Ils s'arrêtèrent devant une porte entrouverte.

- Ch-ch-chut. (Il lui mit un doigt sur les lèvres.)

Tu poses trop de questions. Elle est plutôt silencieuse.

Il la fit entrer dans la pièce. Un rêve de petite fille, pastel, violet et blanc. Les armoires, le petit canapé, les coussins, le couvre-lit – tout était ton sur ton. Même le gâteau posé sur la petite coiffeuse était nappé de glaçage violet. Une bonne dizaine de bougies y brûlaient déjà, une guirlande assortie surmontait le lit. *Happy Birthday*, proclamaient des lettres roses sur un fond argenté, dans lequel elle se refléta sans se reconnaître.

— Joyeux anniversaire, ma chérie, dit l'homme dans son dos.

Elle se retourna.

— C'est quoi, ce truc ?

Il hocha la tête, des larmes plein les yeux.

— Je te souhaite tout le meilleur pour tes quatorze ans.

Puis il referma la porte derrière lui, la verrouilla à double tour et ôta la clé.

Au secours !

Elle sentit sa gorge se serrer, comme si le pingouin lui avait passé une corde invisible autour du cou.

Il s'approcha d'elle, le souffle court, se lécha de nouveau les lèvres.

— S'il vous plaît, est-ce que je peux partir ? demanda-t-elle, la voix saccadée par l'angoisse.

Trop tard.

Le vieux plissa les yeux, l'air ébloui.

— Ça n'a jamais été aussi parfait, Marla, déclara-t-il.

— Qui est Marla ?

Une lame reluisit dans la main du pingouin, et elle se demanda d'où le couteau avait si soudainement surgi.

— Savais-tu que le rouge est la seule couleur qui symbolise à la fois la vie, l'amour et la mort ? demanda-t-il.

Puis il frappa. Une fois. Deux fois. En pénétrant, la lame fit le bruit d'une orange épépinée qu'on écraserait à mains nues. Quelque chose sembla se briser à l'intérieur d'elle-même, comme lorsqu'un verre lourd éclate sur un sol dur. Elle le sentit plus qu'elle ne l'entendit, poussa un hurlement strident, et crut qu'il l'aspergeait avec un pistolet à eau. Elle cligna des paupières, détourna la tête, se passa machinalement la main sur les yeux, puis vit tout à travers un voile rouge.

Soudain, elle eut la nausée.

Une nausée provoquée par le goût du sang. Il dégoulinait par-dessus ses sourcils et jusque dans sa bouche, ouverte en un cri gargouillant.

— Non, s'il vous plaît, non !

C'était déjà trop tard. Le pingouin avait tranché la carotide. Elle l'entendit encore râler:

— Je suis désolé, Marla, je n'ai pas le choix.

Puis elle n'entendit plus rien. C'était fini.

Le vieil homme, qui s'était planté le couteau dans un œil, dans l'autre, puis dans la gorge, était déjà mort.

1

Quatre ans plus tard Cinq ans avant la décision

La majorité des gens qui meurent de mort naturelle succombent entre 2 et 5 heures du matin. Il n'existe pas de statistiques de ce genre quant au décès des victimes de meurtre.

En tout cas, Marla Lindberg n'en connaissait pas ; son journal intime aurait pourtant pu livrer quelques informations clés à d'hypothétiques chercheurs. Son âme, par exemple, avait été tuée un 23 avril à 8 h 30 dans le salon de la maison de ses parents, à Dahlem. Sa mort définitive devait avoir lieu quatre ans plus tard, par une soirée caniculaire de début d'été, dans une ancienne maternité de Berlin-Wannsee.

À 19 h 51 précises. Dans quelques minutes.

Marla descendit de la petite guimbarde mise à sa disposition par l'entreprise de livraison. Elle travaillait pour Carry&Co depuis la fin des épreuves du bac. Aujourd'hui pourtant, elle aurait mieux fait de prendre sa journée. La chaleur lui sauta au visage comme si elle avait ouvert la porte d'un four. Elle s'essuya le front et consulta de nouveau son téléphone.

Ici ?

D'après Google Maps, elle était arrivée à destination, mais rien d'autre ne le signalait. L'accès, déjà, lui avait paru étrange. « Clinique Schilfhorn », annonçait l'inscription du portail voûté qu'elle avait franchi avant de passer devant une maison de gardien abandonnée. Comment un hôpital aurait-il pu fonctionner ici, au milieu de l'asphalte éclaté et parsemé d'herbes folles, des baraqués en ruine qui bordaient le chemin ? Pourtant, au lieu de faire demi-tour, Marla avait suivi les indications de son GPS. Certains des immeubles, rénovés, affichaient le nom de start-up qui trouvaient manifestement sur ce site morbide l'inspiration nécessaire à leur créativité.

Elle s'arrêta devant un bâtiment massif de six étages, au toit plat et aux fenêtres brisées. Les parties plus claires de la façade étaient souillées de graffitis illisibles.

Marla contourna sa voiture et ouvrit le coffre.

Habituellement, elle livrait des provisions ou des commandes de restaurants. Ce soir, elle jouait les fac-trices, une nouveauté pour elle. La commande était arrivée par un message WhatsApp de son chef d'équipe, Steve, alors qu'elle s'était déjà garée et s'apprêtait à rentrer chez elle.

J'avais oublié : dernière livraison pour aujourd'hui. Zum Schilfhorn 18-24, bâtiment 14, salle 012. J'ai déjà mis le paquet dans le coffre. Important : remise en mains propres à 19 h 49, pas avant, pas après.

En voilà une commande bizarre.

Jamais elle n'avait eu de délai aussi précis, à la minute près. Mais Marla était rigoureuse et ponctuelle, et son employeur le savait.

Elle regarda sa montre.

19 h 34. Le soleil ne se coucherait que deux bonnes heures plus tard, et elle se demanda à quoi ressemblerait ce vilain immeuble dans l'obscurité. Même à la lumière du jour, il donnait l'image sinistre d'un lieu où l'espoir n'avait pas sa place.

À l'instar de la maison de mes parents, songea-t-elle. Au premier coup d'œil, la villa de Dahlem n'avait pourtant rien de commun avec cette clinique. Jadis, qui-conque apercevait par-dessus l'épaisse haie la demeure Lindberg avec son entrée à colonnes, son allée de gravier bien ratissée et la lumière chaleureuse de ses grandes fenêtres, se disait qu'il devait faire bon vivre dans un tel environnement. Sauf que les apparences étaient trompeuses ; voisins et badauds le découvrirent la nuit du 22 au 23 avril, quelques heures avant le quatorzième anniversaire de Marla, quand une armada de voitures de police se gara devant la propriété, tous gyrophares allumés. Le lendemain matin, lorsque Marla revint d'un voyage avec sa chorale en forêt de Franconie, à temps pour fêter son anniversaire en famille, la salle de séjour grouillait toujours de policiers.

L'agente était bien trop jeune pour une telle responsabilité, avait-elle noté plus tard, en thérapie. Sa psychologue lui avait conseillé de s'écrire des lettres à elle-même pour mieux surmonter ce qu'elle avait vécu.

L'agente avait ouvert la porte à Marla et l'avait conduite à sa mère, Thea. Assise sur le canapé, celle-ci fixait la cheminée éteinte d'un regard inexpressif.

— Leven ? avait demandé Marla, paniquée.

Elle adorait son frère aîné ; il ne semblait pas improbable qu'il lui soit arrivé quelque chose. Du haut de ses dix-neuf ans, il en était à sa deuxième cure de désintoxication. Mais la policière la détrompa.

— Je suis désolée, ma chérie. Ton père n'est plus en vie.

« Meurtre après effraction dans un quartier chic », titra un journal à scandale le lendemain, alors qu'un tel intitulé n'existe pas dans le Code pénal. L'annonce elle-même était d'ailleurs erronée. Il n'y avait eu aucune effraction ni aucun meurtre à la villa Lindberg.

L'autopsie conclut clairement qu'Edgar Lindberg s'était donné la mort. La lettre d'adieu qu'on trouva dans son coffre-fort révéla l'abîme sans fond dans lequel il avait fini par se jeter délibérément.

Marla chérie,

Je t'aime tant, mon enfant, que c'en est malsain. Je t'adore d'une manière dont un père n'a pas le droit d'adorer sa fille. Je suis conscient d'être un malade aux pensées abjectes, infâmes. Pour ne pas abuser de toi, j'ai fait du mal à d'autres. Je cherchais toujours des filles qui me faisaient penser à toi, qui te ressemblaient. Je les ai habillées comme toi. Il ne s'est jamais rien passé, je le jure, même si la promesse d'une ordure humaine n'a guère de valeur.

De même que je ne t'ai jamais touchée, je n'ai jamais abusé de ces pauvres filles que je ramassais partout. Sur Internet, dans la rue. Aucune n'était aussi belle que toi, aucune n'approchait même de loin la magnificence de ton visage. Mes idées devenaient de plus en plus morbides, mortnelles. Au début, quand tu dormais, je m'asseyais à ton chevet. Plus tard, quand tu as grandi, je m'allongeais sous ton lit. Je t'éccoutais respirer pendant ton sommeil. Je touchais tes doigts quand ton bras dépassait et que ta main pendait à côté de ma tête.

J'étais ton ombre, qui t'observait derrière la haie de l'école pendant les récréations. Qui se tenait sur le quai d'en face, dans le métro, quand tu revenais de ton cours de piano.

Parfois, tu te rentrais, puis tu accélérais le pas, et j'avais envie de te crier que tu n'étais pas en danger, que j'étais ton ange gardien et pas un persécuteur.

Mais tu as parlé à maman de cette ombre, du compagnon obscur que tu sentais dans ta nuque. Elle s'est contentée d'y voir un ami imaginaire, comme les enfants en ont souvent, mais moi et moi savions que ce qui te donnait la chair de poule n'avait rien d'imaginaire. Et Thea a fini par le comprendre aussi. Elle a découvert mon maquillage, les fausses moustaches et les sourcils postiches que je me collais pour que tu ne me reconnaises pas quand je flânais près de toi dans la rue piétonne. Maman n'a jamais abordé la question, mais elle s'est mise à faire chambre à part et à m'éviter. D'un côté, cela m'a permis de passer davantage de temps à t'observer. De l'autre, ma honte de moi-même a alors pris des proportions incommensurables.

Tu es jeune, mon trésor adoré. Un jour, quand l'heure sera venue, maman te donnera cette lettre. J'espère qu'alors, je vous aurai débarrassées depuis un moment déjà de la charge de mon existence, où j'aurai au moins eu la décence de ne porter la main que sur moi, et sur personne d'autre. Peut-être qu'un jour, tu réussiras à me comprendre. Pas pourquoi je te désirais tant. Il n'y a pour cela aucune compréhension, aucun pardon. Mais pourquoi je me suis puni moi-même, en me tuant au moment de ma pire faiblesse.

La lettre s'achevait sur une dernière déclaration d'amour désespérée.

Suivie d'un post-scriptum.

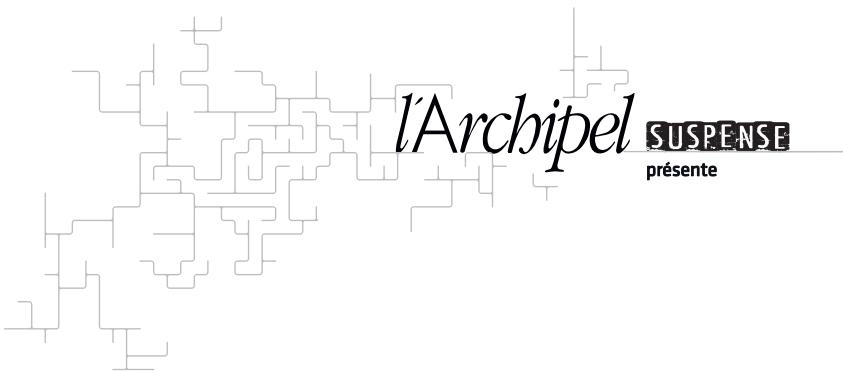
Et ce post-scriptum était le pire de l'ultime missive d'Edgar.

2

Marla chassa un moustique qui tentait de se poser sur sa joue. Elle se rendit compte que, perdue dans ses rêveries, elle fixait depuis quelques instants l'intérieur du coffre de la voiture. Cela remontait à quatre ans mais il ne se passait pratiquement pas une journée sans qu'elle pense à son père.

Et sente son ombre. Son souffle.

P.-S. : Je pars. Mais je serai toujours près de toi.



Suspense, thriller,
roman noir, policier...
Il y a forcément un titre
de notre catalogue que vous aimerez !

Découvrez notre collection sur
www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



@editions_archipel

Achevé de numériser
par Atlant'Communication